

## Introduction

Nous le savons, le récit de la création se termine mal...par le mal qui est introduit au sein de la création. Il ne parle d'ailleurs ni de faute, ni de péché, mais seulement de désobéissance.

La réflexion sur l'homme, puisqu'elle part de lui tel qu'il est dans son état actuel, a affaire avec l'homme marqué par le péché et par le mal : mal commis, mal subi. Notre réflexion ne peut ignorer le juste souffrant (Job), les horreurs que les hommes s'infligent les uns aux autres, la barbarie des camps et la désolation d'Auschwitz. Cette réflexion est aussi confrontée à la finitude humaine, c'est-à-dire au savoir que nous sommes mortels, que *je suis mortel*.

Cependant, le mal coexiste l'expérience du bien et du juste. À la barbarie nazie répond le courage et l'humanité de ceux qui sont appelés par le Talmud « justes parmi les nations ». L'expression a été reprise par le gouvernement israélien, la Knesset, en 1953 : en même temps qu'elle créait le mémorial de Yad Vashem à Jérusalem consacré aux victimes de la Shoah, elle décida d'honorer « les Justes parmi les nations qui ont mis leur vie en danger pour sauver les Juifs ».

L'homme se trouve donc dans une situation de paradoxe, de contradiction, de porte-à-faux. Le monde dans lequel nous vivons n'est pas l'état premier de la création mais un état *postlapsaire*. Le péché est le nom religieux, théologique, donné à l'expérience du mal. Si le mal heurte autant, c'est précisément parce qu'il va à l'encontre d'un ordre attendu, qu'il est un *scandale*. Là où l'on s'attend à trouver une norme, voire une évidence, on trouve une infraction et on se est mis face à une absurdité morale et existentielle. *Le mal est cette infraction même de l'ordre et de l'harmonie première*. Il est par nature *disruptif*.

Albert Cohen, *Ô vous frères humains*

X. En ce seizième jour du mois d'août, à trois heures cinq de l'après-midi, sortant du lycée où j'étais allé suivre un cours de vacances pour cancren en arithmétique, je vis un attroupement.

A l'affût de m'intéresser et de jouir de la vie, de ma vie qui venait de commencer, je m'approchai. C'était un camelot qui devant sa table pliante démontrait avec feu les mérites de son détacheur universel. Fort animé et me forgeant déjà mille félicités de connaissances nouvelles, je me faufilai au premier rang pour mieux entendre et admirer le

## La question du mal et du péché

blond camelot aux fines moustaches. J'étais très fort en admiration en ce temps de mon enfance.

Oh, comme j'étais heureux d'écouter ce séducteur, de rire avec les badauds, de participer, d'en être ! A chaque plaisanterie du cher camelot, si spirituel, je regardais mes voisins pour rencontrer leurs yeux, pour me réjouir avec eux, pour communier. Oh, comme il parlait bien, et comme je l'admirais, et combien le merveilleux langage français était plaisant au petit étranger débarqué à cinq ans de son île grecque et qui parlait encore si mal. Extasié, physiquement charmé, j'écoutais l'enchanteur, je le contemplais avec foi, une foi de petit chien, je croyais en lui, et je l'aimais. Ainsi étais-je, ainsi était ce petit crétin aux boucles noires, aux longs cils recourbés. Quand, avec son bâton de miracle, le magicien faisait disparaître une tache, je regardais de nouveau mes voisins pour m'assurer qu'ils appréciaient, pour savourer leur admiration, pour être en union d'émerveillement. J'étais heureux, je souriais au camelot, j'étais fier de lui, fier de sa compétence, fier de son accent parisien, et je l'aimais.

J'avais trois francs dans ma poche, cadeau de ma mère en ce jour anniversaire, et je décidai d'en consacrer la moitié à l'achat de trois bâtons de détacheur. Ainsi le camelot m'estimerait, me trouverait intéressant, et je pourrais rester longtemps à l'écouter, du droit d'un client sérieux. Et puis Maman serait si contente ! Jamais plus de taches ! Le cœur battant, tout ému de l'important achat qui allait me valoir la considération des badauds et l'amitié du camelot, je mis la main dans la poche de mon costume marin pour en sortir la grande somme, et j'aspirai largement pour avoir le courage de m'avancer et de réclamer les trois bâtons. Mais alors, rencontrant mon sourire tendre de dix ans, sourire d'amour, le camelot s'arrêta de discourir et de frotter, scruta silencieusement mon visage, sourit à son tour, et j'eus peur. Son sourire venait de découvrir deux longues canines, et un paquet de sang massivement afflua sous ma poitrine, à hauteur du sternum, avec le choc d'un coup contre ma gorge. Sous son regard bleu pâle et son index tendu qui me désignait, je transpirai, et de panique j'humectai mes lèvres.

X. Toi tu es un Youpin, hein? me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée, tu es un sale Youpin, hein? Je vois ça à ta gueule, tu manges pas du cochon, hein ? Vu que les cochons se mangent pas entre eux, tu es avare, hein? je vois ça à ta gueule, tu bouffes des louis d'or, hein ? Tu aimes mieux ça que les bonbons, hein? Tu es encore un français à la manque, hein? Je vois ça à ta gueule, tu es un sale juif, hein? un sale juif, hein? Ton père est de la finance internationale, hein? Tu viens manger le pain des français, hein? Messieurs dames, je vous présente un copain à Dreyfus, un petit Youtre pur sang, garanti de la confrérie du sécateur, raccourci où il faut, je les reconnais du premier coup, j'ai l'œil américain, moi,

## La question du mal et du péché

eh ben nous on aime pas les Juifs par ici, c'est une sale race, c'est tous des espions vendus à l'Allemagne, voyez Dreyfus, c'est tous des traitres, c'est tous des salauds, sont mauvais comme la gale, des sangsues du pauvre monde, ça roule sur l'or et ça fume des gros cigares pendant que nous on se met la ceinture, pas vrai, messieurs dames? tu peux filer, on t'a assez vu, tu es pas chez toi ici, c'est pas ton pays ici, tu as rien à faire chez nous, allez file, débarrasse voir le plancher, va un peu voir à Jérusalem si j'y suis.

XIII. Il errait le petit enfant, et il ne comprenait pas. Quoi, n'était-il pas venu avec tendresse, avec un sourire fleuri, pour écouter le beau parler du camelot, le gentil langage français qu'il aimait tant et que de tout son cœur il apprenait, lui, débarqué depuis cinq ans de son île grecque? Avec confiance il s'était approché de la table pliante pour se réjouir des plaisanteries du camelot et gentiment rire et approuver et participer et s'instruire et mieux apprendre cette chère langue devenue sienne, et amicalement se mêler à la petite foule ronde et fraternellement en être. Il errait, et il ne comprenait pas.

Que vous avait-il fait, dites, vous qui l'avez chassé, vous tous qui avez rigolé du petit qui avait cru pouvoir s'approcher de la table pour communier avec vous et être des vôtres, quel mal vous avait-il fait, ce beau petit garçon, que vous avait-il fait, ce naïf un peu féminin? Est-ce un tel péché que d'être né, que de naître? Ô vous, les copains de l'amour du prochain, vous qui avez tant savouré la confrérie du sécateur et le raccourci où il faut, que vous avait fait cet innocent, ce petit émerveillé, que vous avait-il fait pour que vous soyez méchants, pour que vous lui donniez, en guise de joyeux anniversaire et comme cadeau de fête en ce jour de ses dix ans, cette haineuse rigolade ?

= expérience de la gratuité du mal qui s'abat sur le totalement innocent. C'est ce mal-ci qui heurte, qui blesse, qui porte au désespoir et anéantit. Le mal c'est ce qui reste en dehors de toute justification rationnelle. Il est par excellence ce qui *résiste* à la raison. Aucune réflexion philosophique ne parvient à une explication satisfaisante de cette faille traversant l'existence humaine. Il faut examiner ce que la réflexion chrétienne, qui ne se situe pas dans l'horizontale perspective rationnelle, mais dans la verticale perspective du salut, nous en dit.

### **I. La révélation biblique du péché**

Voici ce que dit Bernard Sesboué dans son livre, *L'homme, merveille de Dieu*, p. 163 : « Ce serait une tragique erreur de penser que la foi chrétienne nous révèle avant tout le péché, pire, qu'elle nous demande de « croire » au péché. Elle nous demande de croire au salut et à la

## La question du mal et du péché

libération du péché.<sup>1</sup> » S'il faut bien évidemment tenter de le comprendre, il faut toujours avoir à l'esprit la *perspective du salut* : sans quoi l'on tombe dans le désespoir !

Que nous dit la fin du deuxième récit de la Genèse (Gn 3, 1-23) ?

Il faut d'abord remarquer que le serpent est présent dans un monde dont on vient juste de dire qu'il était bon. Le mal précède donc la faute de l'homme. Il est *l'adversaire*, le *tentateur*, le *diviseur*, que l'on appelle le Malin ou le Satan. L'homme n'est pas la première créature spirituelle à s'être détourné de Dieu<sup>2</sup>.

La première parole du serpent est une parole de tentation : il rend le fruit défendu en fruit désirable. Dieu, comme le dit Sesboüé, n'avait ordonné qu'une exception : le serpent transforme cette exception en interdit. Ce n'est plus le Dieu qui donne mais celui qui empêche et refuse. La femme en rappelant l'interdit « Vous n'y toucherez pas ! » met l'interdit au centre de tout. Le venin du serpent l'a déjà pénétrée. Serpent renchérit, insistant sur la jalousie de Dieu. « Être comme des dieux » = « la symbolique de la scène est limpide : le premier péché de l'humanité sera un acte d'incroyance mis au service d'une ambition, celle de vouloir ravir par ses propres forces ce qui ne peut être qu'un don gratuit de Dieu, péché d'ambition absolue, de jalousie aussi. ». A l'extrême opposé = le Christ qui se dépouille de sa condition divine<sup>3</sup>.

Le péché originel est péché d'orgueil : c'est le refus d'accepter le statut d'être créé, donc limité, fini. *C'est le refus de la finitude.*

Tout le drame se déroule autour de l'image centrale du fruit défendu : celui «de la connaissance du bien et du mal ».

- Cette connaissance peut d'abord être entendue au sens d'une *connaissance expérimentale* du bien et du mal : le « bien », état originel de l'homme, ne peut être expérimentalement connu que par comparaison avec le mal. Auparavant, l'état était celui d'une *innocence*, d'une *absence de connaissance*.

- Mais aussi, on peut entendre cette connaissance en *termes juridiques*. La connaissance ici est le droit de statuer sur les sujets en cause. La défense formulée porte alors sur le privilège d'apprécier souverainement ce qui est bien et ce qui est mal. *Il est interdit à l'homme d'ériger sa propre loi morale à l'encontre de celle de Dieu.* Cela revient à établir sa

---

<sup>1</sup> Bernard Sesboüé, *L'homme, merveille de Dieu*, Paris, Salvator, 2015, p. 163. Les analyses qui suivent concernant le péché dans l'Ancien Testament s'inspirent beaucoup de lui.

<sup>2</sup> Le récit de la chute des anges se trouve dans le Livre d'Hénoch, un écrit pseudépigraphique de l'Ancien Testament

<sup>3</sup> Bernard Sesboüé, *L'homme, merveille de Dieu*, p. 166

## La question du mal et du péché

propre loi au mépris de celle de Dieu, à s'autonomiser du divin et se prendre soi-même pour Dieu. L'homme devient idolâtre de lui-même, autolâtre. Cette autolâtrie porte en elle son châtement : l'humanité, ainsi séparée de Dieu, perd l'amitié divine, et avec elle les privilèges accordés à son innocence. Cette coupure avec Dieu fait déchoir l'homme de son statut premier et des avantages attendus, ce que la théologie appelle les « dons préternaturels » (en dehors de la nature). Ce sont les 4 faveurs données à Adam et Eve comme conséquences de la faveur de la grâce naturelle de la création. En perdant la grâce, ils ont aussi perdu ces dons

- impassibilité : ils ignoraient la souffrance de quelque ordre que ce fût.

- immortalité : ils ne devaient pas mourir. La mort est entrée dans le monde par le péché

- science : créés à l'âge adulte, ils avaient reçu directement de Dieu cette science que nous apprenons de notre éducation pour vivre.

- intégrité : c'est la bonne ordonnance des facultés d'Adam qui faisait qu'il n'était pas soumis à la concupiscence (attirance de l'homme pour les biens terrestres impliquant un dérèglement des sens et de la raison. Il y a trois concupiscence : de la chair, de l'esprit, des yeux.). Le corps obéissait (sans effort) aux passions, les passions à la volonté et la volonté à l'intelligence. Il s'agit du plus beau des dons que l'on peut retrouver avec la grâce.

Cela explique que face à Dieu d'abord, ils sont honteux de leur nudité, de leur faute et de leur misère. Alors que dans le jardin d'Eden, la nudité marque une situation d'estime réciproque entre Adam et Eve, *le péché introduit la pudeur et la honte de la nudité*. Le port du vêtement ne relève pas seulement d'un sentiment d'ordre sexuel ou moral. La séparation de Dieu est aussi séparation des hommes entre eux.

Dieu n'est plus l'ami mais le juge. Ensuite, ils expérimentent le mal ; en premier lieu la mort devenue angoissante et douloureuse, puis la douleur, la souffrance.

Ce récit est celui de ce que l'on nomme « péché des origines » ou « péché originant » (*peccatum originans*) : le commencement du péché. A titre de commencement, il appartient aussi à l'ordre du mythe et raconte un événement primordial, fondateur, expliquant la présence du mal dans le monde ou « péché originé » (*peccatum originatum*) : il lui sert de principe. C'est bien ce que nous rappelle saint Paul en Rm 5, 12-15 :

Voilà pourquoi, de même que par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a atteint tous les hommes, situation dans laquelle

## La question du mal et du péché

[ou : étant remplie la condition que] tous ont péché..., car, jusqu'à la loi le péché était dans le monde et, bien que le péché ne puisse être sanctionné quand il n'y a pas de loi, pourtant d'Adam à Moïse la mort a régné, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression identique à celle d'Adam, figure de celui qui devait venir.

Tous les hommes ont péché en Adam, Adam étant l'homme générique. Et c'est préexistence du péché que nous constatons.

## **II. Explication existentielle du péché. Le § 13 de *Gaudium et Spes***

Lisons le texte de *Gaudium et Spes* :

### 13. Le péché

1. Établi par Dieu dans un état de justice, l'homme, séduit par le Malin, dès le début de l'histoire, a abusé de sa liberté, en se dressant contre Dieu et en désirant parvenir à sa fin hors de Dieu. Ayant connu Dieu, « ils ne lui ont pas rendu gloire comme à un Dieu (...) mais leur cœur inintelligent s'est enténébré », et ils ont servi la créature de préférence au Créateur. Ce que la Révélation divine nous découvre ainsi, notre propre expérience le confirme. Car l'homme, s'il regarde au-dedans de son cœur, se découvre enclin aussi au mal, submergé de multiples maux qui ne peuvent provenir de son Créateur, qui est bon. Refusant souvent de reconnaître Dieu comme son principe, l'homme a, par le fait même, brisé l'ordre qui l'orientait à sa fin dernière, et, en même temps, il a rompu toute harmonie, soit par rapport à lui-même, soit par rapport aux autres hommes et à toute la création.

2. C'est donc en lui-même que l'homme est divisé. Voici que toute la vie des hommes, individuelle et collective, se manifeste comme une lutte, combien dramatique, entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres. Bien plus, voici que l'homme se découvre incapable par lui-même de vaincre effectivement les assauts du mal ; et ainsi chacun se sent comme chargé de chaînes. Mais le Seigneur en personne est venu pour restaurer l'homme dans sa liberté et sa force, le rénovant intérieurement et jetant dehors le prince de ce monde (cf. *Jn* 12, 31), qui le retenait dans l'esclavage du péché. Quant au péché, il amoindrit l'homme lui-même en l'empêchant d'atteindre sa plénitude.

Dans la lumière de cette Révélation, la sublimité de la vocation humaine, comme la profonde misère de l'homme, dont tous font l'expérience, trouvent leur signification ultime.

## La question du mal et du péché

Le monde postlapsaire est le seul que nous connaissions, mais il n'est pas le plus originaire. L'état d'innocence lui est antérieur, plus originaire : mais c'est un état, un lieu perdu. Le péché est d'abord de l'ordre du constatable. Nous prenons acte du mal non seulement à l'extérieur de nous mais en nous. Le péché se manifeste à l'extérieur de nous : nous en subissons personnellement ses effets – dans l'injustice par exemple – mais nous assistons à ses effets à l'échelle mondiale et collective : l'appât du gain favorise la moitié du monde en appauvrissant l'autre moitié, la convoitise du pouvoir maintient des peuples en esclavage et provoque la guerre, etc. C'est en nous-mêmes aussi que nous trouvons sa présence : GS parle bien d'une « lutte », d'« assauts », de « chaînes ». Dans le cœur de chaque homme, quotidiennement, un combat est mené, ou du moins devrait-il l'être pour lutter contre les mauvaises inclinations, les penchants pervers statufiés, avec le temps, en habitudes. C'est le sens de ce que l'on appelle le « combat spirituel » : la lutte contre les tentations du Malin avec l'appel au secours de la grâce.

Encore une fois, il faut garder à l'esprit que le péché n'est pas le dernier mot de l'histoire de l'humanité et de l'histoire de chaque homme : le Christ, le Rédempteur, Celui qui efface le péché du monde est seul triomphant, non seulement parce que, par son sacrifice, il nous libère du péché, mais aussi parce qu'il est la voie de notre salut c'est-à-dire de notre béatitude. C'est un point sur lequel nous reviendrons amplement.

GS insiste non pas tant sur le « péché des origines » que sur le « péché originé », c'est-à-dire l'expérience que tout un chacun peut faire de sa propre misère. Le texte ne répond pas non plus à cette question : *pourquoi Dieu a-t-il créé le monde s'il avait la préscience du mal ? Pourquoi autorise-t-il la souffrance de l'innocent, les exterminations, les guerres, les handicaps, les orphelins, etc. ?* La philosophie a tenté d'y répondre en formulant de multiples théodicées qui, toutes, ont pour objet de montrer que Dieu n'est pas la cause du mal et que tout mal n'existe qu'en vue d'un bien qui n'appert pas au premier abord. La réponse me semble insatisfaisante.

Le mal est une épreuve psychologique, morale et spirituelle. Nous allons voir quelles justifications théologiques l'on peut donner à sa présence. Mais elles aussi ne satisfont pas la personne éprouvée : *il y a un saut à faire, à oser faire, qui est celui de la foi en l'amour indéfectible de Dieu pour nous.*

### **III. Liberté et péché**

#### **1. Liberté fondamentale de l'homme**

## La question du mal et du péché

L'homme est créature : son péché a été de vouloir être comme le Créateur. Être créature, cela signifie qu'il est par nature *fini*. Être fini, cela signifie qu'il n'a pas lui-même le pouvoir de créer à l'instar de Dieu qui ne crée que du bien, et que ces actions sont soumises au bien qu'il ne crée pas.

Mais Dieu n'aurait pas été bon s'il n'avait pas créé l'homme libre : il aurait été alors un Dieu-tyran, un Dieu despote qui impose sans relation, qui n'institue pas de dialogue mais seulement des ordres, des restrictions, des interdits. L'homme a donc été créé libre de sa réaction au projet de Dieu, c'est-à-dire capable de péché, capable de se détourner de ce projet. À la question : Dieu n'aurait-il pas pu créer des êtres intelligents et libres, incapables de ne pas pécher dès l'origine, saint Thomas répond :

À aucune créature il n'est, ni il n'a été communiqué de ne pas pouvoir pécher par condition naturelle. Il fut impossible que, en sauvegardant la liberté du libre arbitre, il soit donné à quelque créature que ce soit de ne pas pouvoir pécher selon sa condition naturelle : car il y a là comme une contradiction impliquée. Parce que, s'il y a un libre arbitre, il faut qu'il puisse être cause de son adhésion ou sa non adhésion ; et s'il ne peut pécher, il ne peut être cause de sa non adhésion : et il s'ensuit ainsi une contradiction<sup>4</sup>.

L'homme a été créé intelligent et libre : c'est pourquoi il est l'image de Dieu ! Il pouvait faire un double usage de ses facultés : mener une vie de conversion et de louange, ou choisir la séparation et l'orgueil (ce que Sesboüé appelle une « structure de faillibilité<sup>5</sup> ». Mais envisager une création qui n'aurait pas fait de l'homme un homme libre serait envisager une création qui ne fait pas de l'homme un homme, mais une bête rivée à son instinct.

C'est la raison pour laquelle La Boétie parle de « servitude volontaire » : sa dénonciation n'est pas seulement politique. Elle concerne aussi une attitude fondamentale de l'être humain qui préfère l'esclavage à la liberté, l'aliénation à l'autonomie, la soumission à l'indépendance, et pour tout dire, l'esclavage du péché à la libération en Jésus-Christ<sup>6</sup> (dont on se fera volontiers l'esclave par imitation et amour de sa personne). La liberté est la grandeur de l'homme : mais il en fait le pire de ses effrois parce qu'elle seule le confronte à sa vocation. C'est finalement assez simple : le mal ou le bien, le divin ou le démoniaque, moi ou Lui. Le grand Inquisiteur – le Christ lui-même – le dit en s'adressant à Ivan Karamazov :

---

<sup>4</sup> Thomas, *In II Sent.*, q. 23, d. 1 a. 1

<sup>5</sup> B. Sesboüé, *op. cit.*, p. 156-157.

<sup>6</sup> Cf. Rm 6, 22

## La question du mal et du péché

As-tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal ? Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux<sup>7</sup>.

Mais qui voudrait d'un homme privé de liberté ? Alors est-on encore en droit de reprocher à Dieu le mal qu'il laisse faire, parce qu'il ne peut faire autrement que de laisser libre sa créature ?

### 2. L'explication augustinienne ou la focalisation occidentale sur le péché originel

Saint Paul puis Augustin sont ceux qui ont thématiqué et légué à la postérité la notion de « péché originel » (ou « péché des origines »). Bien sûr, ils ne le pensent pas sans lien avec le salut apporté par le Christ. D'où une forme d'optimisme qui fait dire à saint Augustin, à la suite de son maître saint Ambroise : « Heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur ! ». Cf. Rm 5, 12-15 :

Paul établit un parallèle antinomique entre deux personnes situées à deux extrêmes opposés : Adam, par qui le péché est entré dans le monde, le Christ, nouvel Adam, par qui le péché enlevé du monde par le sacrifice de la Croix. D'un côté la faute, de l'autre, la grâce.

Au salut universel apporté par le Christ répond l'universalité de la faute contenue en Adam. L'Adam pécheur contient en lui tous les hommes pécheurs, c'est-à-dire tous les hommes qui, dès qu'ils naissent sont marqués du péché des origines.

Ce péché originel marque définitivement la liberté à sa racine. A savoir, ce n'est pas le libre arbitre ou la capacité de discernement et de choix entre le bien et le mal qui est affecté, mais la mise ne partique par la liberté. « Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal », dit Médée sous la plume d'Ovide. « Je ne fais pas le bien que je veux, tandis que je fais le mal que je ne veux pas », déplore saint Paul dans *l'Épître aux Romains*. Deux expressions célèbres de ce qu'on peut appeler la « faiblesse de volonté » ou l'*acrasie*, particulièrement thématiqué par Aristote contre Socrate et la thèse du Protagoras « nul n'est méchant volontairement » (*Protagoras*, 358d).

#### a. Provenance du mal : la volonté

---

<sup>7</sup> Dostoïevski : *Les frères Karamazov*

## La question du mal et du péché

### *De libero arbitrio*

III, 3, 7. Rien n'est si pleinement en notre pouvoir que la volonté même ; car, sans délai aucun, dès que nous le voulons, elle est à notre disposition.

I, 11, 21. La seule chose qui fasse de l'esprit l'associé du désir (*cupiditas comes*), c'est la volonté propre et le libre arbitre.

### *Contra Fortunatum*

II, 21. Je déclare qu'il n'y a point de péché à moins qu'on ne pèche par une volonté propre ; et que le mérite vient de ce que nous faisons le bien par notre propre volonté.

### *De libero arbitrio*

III, 1, 2. Ni le péché, ni l'action droite ne peuvent être imputés justement à celui qui n'a rien fait par sa volonté propre. Donc le péché et l'acte droit est dans le libre arbitre de la volonté.

La volonté est, pour Augustin, ce pouvoir de résister ou de céder aux désirs mauvais. Nous sommes exposés au désir, mais notre volonté garde toujours la capacité d'y céder ou d'y résister. Nous sommes coupables lorsque nous leur cédon.

La volonté est en notre pouvoir, c'est-à-dire que rien ne peut la contraindre à vouloir. Lorsqu'elle cède aux passions et aux désirs, c'est de son propre ressort, de sa propre faute. Passions et désirs ne constituent pas des excuses.

Le consentement ou la résistance à la passion est un acte du vouloir. Par là, notre action est soit méritante, soit non méritante. L'origine du mal se trouve donc dans l'acte de vouloir : dans l'acte d'assentiment à l'inclination mauvaise ou à la passion.

La faute relève de l'homme, créé bon par Dieu ainsi que la nature entière. Augustin entend innocenter Dieu du mal et montrer que seul l'homme est responsable.

### *De libero arbitrio* III, 18, 48 :

II, 18, 48. Si donc, parmi les biens corporels, il s'en trouve dont l'homme peut abuser, sans que nous disions pour cela qu'ils n'auraient pas dû nous être donnés, puisque nous les reconnaissons pour des biens, quoi d'étonnant si dans l'âme il y a également certains biens dont nous pouvons de même abuser, mais qui, étant des biens, n'ont pu être donnés que par celui de qui viennent tous les biens ?

Tu vois, en effet, quelle privation c'est pour le corps de ne pas avoir de mains, et pourtant on abuse de ses mains par des actions cruelles ou honteuses. Si tu voyais une personne

## La question du mal et du péché

sans pieds, tu avouerais qu'il manque à l'intégrité de son corps un très grand bien ; et pourtant celui qui se servirait de ses pieds pour nuire au prochain ou se déshonorer soi-même userait mal de ses pieds, le nieras-tu ? Par les yeux, nous voyons cette lumière et nous distinguons des formes corporelles, et c'est un élément de grande beauté pour notre corps ; aussi est-ce comme au sommet, eu égard à leur dignité, que ces membres sont logés ; leur usage contribue à la sauvegarde de l'homme et apporte à la vie beaucoup d'autres avantages ; et cependant beaucoup se servent des yeux pour un grand nombre d'actes honteux et les obligent à servir leurs passions. Or tu vois quel grand bien manque au visage quand lui manquent les yeux. ; mais, s'il les a, qui les lui a donnés, sinon Dieu, le dispensateur de tous les biens ?

De même donc que tu approuves la présence de ces biens dans le corps, et que, sans considérer ceux qui en abusent, tu en loues le donateur, de même pour la volonté libre, sans laquelle personne ne peut bien vivre, tu dois reconnaître et qu'elle est un bien, et qu'elle est un don de Dieu, et qu'il faut condamner ceux qui abusent de ce bien, au lieu de dire du donateur qu'il n'aurait pas dû le donner.

Thèse : le mal et le péché viennent du libre arbitre de la volonté et non de la nature créée par Dieu.

Le texte défend plusieurs thèses. Contre les manichéens qui substantifient le mal, Augustin défend l'idée que le mal n'est rien, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'être. Il est pure privation. En effet, l'être créé par Dieu est bon et le mal n'est pas créature de Dieu : ce qui est rien ne peut être créé. *Tout ce qui relève de la seule création de Dieu est bon.* Il doit donc provenir de notre propre volonté.

- Le mal est d'abord une privation. La privation pour le corps des mains, des pieds ou des yeux est pour le corps un mal, un **mal naturel** qui se comprend relativement à la possession de ces organes. Augustin expliquera ces maux en les resituant dans l'ordre global de la création.

- Le mal, cette fois-ci entendu au sens de péché ou mal moral n'est pas institué par Dieu mais résulte du libre usage de la volonté de l'homme. Doué par nature d'une volonté libre, l'homme se détourne librement du bien en choisissant librement ses décisions. Les choses créées ne sont pas mauvaises en elles-mêmes : *c'est l'usage que nous en faisons qui est mauvais.* L'homme peut choisir librement le vice et se rendre esclave des passions.

## La question du mal et du péché

Dieu nous a donc donné une volonté capable de faire le mal. En même temps, c'est cette même volonté qui est la condition de notre béatitude. Tout le problème réside en son usage. L'usage du libre arbitre est à la disposition du libre arbitre lui-même.

### **b. La théorisation du péché originel**

#### *De natura et gratia*

III. 3 Certes, à l'origine, la nature humaine (*natura homini primitus*) a été créée sans péché et sans tare : mais cette nature, par notre naissance rattache Adam à chacun de nous, a désormais besoin d'un médecin, car elle n'est plus saine. Manifestement, tous les biens qu'elle doit à sa constitution, à sa vie, à ses sens, à son intelligence, elle les tient du Dieu son créateur et son artisan. Par contre, le vice qui assombrit et blesse ces biens naturels au point de nécessiter lumière et traitement ne provient pas de l'irréprochable artisan, mais du péché originel commis par le libre arbitre (*sed ex originale peccato, quod commissum est libero arbitrio*). Par suite, la nature assujettie à la peine encourt le plus juste des châtiments. Car si désormais nous sommes dans le Christ une créature nouvelle, nous étions cependant par nature enfants de la colère tout comme les autres ; mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous a fait revivre avec le Christ, dont la grâce nous a sauvés<sup>8</sup>.

IV. 4. Or donc cette grâce du Christ sans laquelle ni les enfants, ni les adultes ne peuvent être sauvés ne revient pas à nos mérites, mais nous est accordée gratuitement (*gratis datur*) ; c'est pourquoi elle est appelée grâce (*gratia*). *Ils sont justifiés*, dit l'Apôtre, *par le don gratuit de son sang*<sup>9</sup>. Par suite, ceux que la grâce n'a pas libérés – soit parce qu'ils n'ont pas encore pu en entendre parler<sup>10</sup> jusqu'ici, soit parce qu'ils n'ont pas voulu se soumettre, soit, aussi, parce que, vu leur âge, ils étaient incapables de saisir les paroles et n'ont pas reçu le bain de la régénération qu'ils étaient en mesure de recevoir et qui les eût sauvés – ceux-là sont, à coup sûr, condamnés (*damnatur*) à juste titre. En effet, ils ne sont pas exempts de péché, qu'il s'agisse de celui qu'ils ont contracté dès leur naissance (*originaliter traxerunt*) ou de celui qu'ils ont ajouté par leur mauvaise conduite (*malis*

---

<sup>8</sup> Eph 2, 3-5.

<sup>9</sup> Rm 3, 24.

<sup>10</sup> Cf. Rm 10, 14.

## La question du mal et du péché

*moribus addiderunt*), car tous ont péché, soit en Adam soit en eux-mêmes, et se sont privés de la gloire de Dieu<sup>11</sup>.

V.5. Par conséquent, la masse humaine tout entière est vouée au châtement et, si le supplice de la damnation dont tous sont redevables leur était en retour infligé, il ne leur serait manifestement pas infligé sans justice. C'est pourquoi ceux qui sont libérés par la grâce ne sont pas dénommés vases de mérites personnels, mais vases de miséricorde<sup>12</sup>. Or, de la miséricorde de qui, sinon de celui qui a envoyé le Christ Jésus dans ce monde pour sauver les pécheurs<sup>13</sup>, ceux qu'il a connus d'avance et prédestinés, appelés, justifiés et glorifiés ? Qui donc serait assez fou pour ne par rendre d'ineffables actions de grâces à la miséricorde de ce Dieu, libérant ceux qu'il veut, d'autant qu'on ne pourrait d'aucune manière reprocher à sa justice de condamner absolument tous les hommes ensemble ?

D'où vient que la volonté ait opté pour le péché ? Tout bien vient de Dieu et la création est bonne. La nature humaine primitive (*natura institua*) est bonne. Elle a été créée par Dieu avec le libre arbitre, donc, avec la possibilité de faire le mal et de se détourner du bien. Pourquoi alors Dieu a-t-il créé l'homme doué de libre arbitre, sachant que c'est par là qu'il pouvait introduire le mal dans la création. Réponse d'Augustin : nous n'en savons rien. Dieu a créé la volonté libre, c'est-à-dire maîtresse d'elle-même et cause unique de ses actes ; il a donc créé un homme qui, s'il pouvait se détacher de Dieu, n'était pas obligé de s'en détacher. La volonté pouvait se détourner de Dieu, mais elle ne le devait pas. La chute n'a pas été la chute naturelle et nécessaire d'une pierre qui tombe, mais une chute libre et volontaire. Le mouvement originel de la faute est déficience de la volonté, un manque de sa part. Créée de rien et donc imparfaite, la volonté n'a eu qu'à se laisser détourner du Créateur pour introduire dans l'univers du désordre.

Le mal est d'abord désordre, rupture du lien qui unissait la créature au Créateur. L'homme, au lieu de préférer Dieu, s'est préféré lui-même. L'origine du mal est l'orgueil d'être à soi-même sa propre lumière, le refus de rester tourné vers la vraie lumière.

La nature humaine actuelle est nature viciée par le péché (*natura vitiata*). Une nature vicieuse et viciée s'est donc substituée à une nature bonne. Néanmoins, le péché n'a pas complètement détruit la nature première qui reste capable de connaître le vrai et de commettre

---

<sup>11</sup> Rm 3, 23.

<sup>12</sup> Cf. Rm 9, 23.

<sup>13</sup> Cf. 1 Tim 1, 15.

## La question du mal et du péché

le bien : l'homme conserve son libre arbitre, en ce que nous gardons la possibilité de choisir entre le bien et le mal. Néanmoins, nous avons perdu la **liberté**, à savoir, pour Augustin, le **pouvoir** de ne pas pécher. Pour cela, dans notre état actuel, il faut le secours de la grâce, c'est-à-dire l'intervention gratuite et surnaturelle de Dieu qui vient au secours de notre nature désormais incapable de faire par elle-même un bien quelconque.

Cette position d'Augustin doit être resituée dans la controverse avec Pélage pour qui le péché est le mauvais usage du libre arbitre. Le péché n'a diminué en l'homme ni sa bonté naturelle, ni son **pouvoir** de faire le bien. La volonté, comme capacité de faire, n'étant pas corrompue, l'homme garde la possibilité de choisir le bien et de le faire.

Pour Augustin au contraire, si, par mon libre arbitre, je suis capable de choisir le bien, *ma volonté est défaillante et n'est plus capable de mettre en œuvre le bien que j'ai choisi*. Il faut l'intervention de la grâce qui rend le libre arbitre efficace. La grâce confère à la volonté soit la force de vouloir le bien et de préférer le bien réel aux biens apparents, soit la force d'accomplir ce que l'on sait être le bien.

La grâce restitue la nature perdue en rendant au libre arbitre sa liberté = le pouvoir de bien agir.

Plusieurs thèses fortes sont défendues par Augustin qui vont perdurer dans toute la philosophie et la théologie occidentales:

- *le mal est néant*. Il est *privation* d'être puisque tout être est créé par Dieu. Or, Dieu n'a pas créé le mal, mais l'homme doué de la possibilité de le faire. Thèse défendue contre les manichéens.

- le libre arbitre reste inefficace sans l'intervention gratuite de Dieu qui donne sa grâce. Contre Pélage affirmant que le pouvoir de bien agir est resté intact en l'homme, Augustin montre que, laissé à lui-même, l'homme est incapable de rendre ses choix efficaces. La grâce est gratuite, donnée en dehors des mérites. Elle est le don du Christ mort pour nos péchés. Pélage rend la Passion du Christ inutile en affirmant que la nature seule est encore capable du bien.

- la faute n'est pas d'origine personnelle, mais elle a une origine commune : elle relève du premier homme, Adam. Nous sommes tous contenus dans l'origine, c'est-à-dire dans la faute d'Adam, à un point tel que les petits enfants nés et morts sans avoir reçu le baptême vont en enfer. Les médiévaux inventeront un autre lieu, moins terrible, les « limbes » situées aux frontières de l'Enfer. La commission théologique internationale de 2007 a totalement

## La question du mal et du péché

balayé cette idée et rétablissent l'innocence de l'enfant mort-né. Cela va de pair avec l'insistance mise depuis Vatican II sur le péché originant plus que sur le péché originel.

- l'anthropologie augustinienne trouve son achèvement dans la grâce, à la fois médicinale et salvifique.

L'anthropologie augustinienne a, il faut l'avouer, marqué et grevé l'anthropologie occidentale. Les attaques contre le christianisme de la part d'un Nietzsche sont celles d'un christianisme marqué par un pessimisme anthropologique provenant d'Augustin. S'il a été appelé « Docteur de la grâce », c'est parce qu'il est aussi le docteur du péché.

En Orient, les chrétiens insistent moins sur le Christ Rédempteur – même s'ils reconnaissent la nature peccamineuse de l'homme – que sur le Christ, voie d'un accomplissement dans la divinisation. Dieu a voulu que nous connaissions sa gloire et que nous nous unissions à lui. Cet aspect est néanmoins développé par certains mystiques. Nous l'examinerons tant la juste compréhension de l'amour de Dieu pour les hommes est un don qui nous permet d'accomplir en nous le projet de Dieu pour nous : nous rendre participants de sa vie.

### **Conclusion**

Le péché originel est l'explication judéo-chrétienne donnée à un fait irréductible à toute élaboration rationnelle : le fait, l'existence du mal, en nous et au-dehors de nous. Mais je vous laisse goûter ce texte de Pascal :

Certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme<sup>14</sup>.

La doctrine d'une hérédité du péché est insoutenable : au nom de quoi naîtrais-je déjà maculé du péché d'Adam ?? Mais il a le mérite d'expliquer les contradictions, les tensions, les horreurs de l'histoire. Ici encore, ce n'est pas la poursuite d'une investigation rationnelle ou théologique qui peut nous donner des réponses. Le saut à effectuer est celui de la foi en Jésus-Christ, en sa Passion qui est don d'amour pour l'humanité et donc pour moi.

---

<sup>14</sup> Pascal, *Pensées*, (Brunschvicg 434, Lafuma, 131)